



« POTORIC »

*

* *

AUTOBIOGRAPHIE

de

Haroutioun DAMLAMIAN

(né le 27 septembre 1914)

*

* *

Mes très Chers petits-enfants

Cyril - Laurent - Julie - Alexandra

Ce que vous lirez n'est pas une oeuvre littéraire,
mais simplement le récit véridique
de la vie tumultueuse
de votre Papi.



Ma mère racontait.

Dès que j'ai eu six ans, ma mère, une sainte femme, l'expression parfaite d'une mère altruiste, Esther DAMLAMAİAN, née DILSIZIAN (votre arrière grand-mère), m'appelle près d'elle et se met à raconter ma naissance et mon enfance. Je dois donc ces premiers chapitres à ses mémoires.

C'est le 27 septembre 1914 à Samsun, port d'Asie Mineure sur la Mer Noire, sous un ciel nuageux où le grondement des nuages se mêle au tir d'artillerie. Au premier étage d'un pavillon, la maison de la famille DAMLAMAİAN, une lumière intense enveloppant le va-et-vient des membres de la famille, sous la conduite de ma grand-tante Mariam MAYRIG, qui surveillait avec beaucoup d'attention la souffrance de ma mère qui se lamentait des douleurs annonciatrices d'une naissance.

Tout à coup, Mariam MAYRIG cria : "C'est un garçon !". Vous imaginez la joie de l'assistance, mon regretté papa, mes grands-parents, mon oncle Hagop, mes cousins et cousines. Bien entendu, suivant la tradition, on me baptisa sous huitaine, Haroutioun, et, suivant le désir de mon oncle médecin qui se trouvait à Paris, on ajouta "Potoric" (qui veut dire tempête), vu la guerre qui faisait rage. Les bruits couraient pour les sentiments hostiles des autorités Turques envers leurs compatriotes d'origine arménienne (Chrétiens).

Enfin, le jour noir est arrivé, le 15 juillet 1915, l'ordre de déportation qui signifiait le commencement des misères pour toute une nation.

Moi, je n'avais que 9 mois. Ma mère, mon père, mes grands-parents et mon oncle Séropé (17 ans) se préparaient pour partir et prendre le chemin de l'exode vers l'inconnu.



Vu mon jeune âge, mes parents me confieront aux bons soins de mon oncle Hagop et de Mariam MAYRIG qui restaient pour le moment sur place, grâce à l'amitié du Préfet qui leur conseilla de changer de religion.

Bien entendu, les hommes séparés sont exterminés, les femmes continuent leur calvaire dans les conditions les plus pénibles et subissent toutes sortes d'attaques physiques et morales.

Deux mois après, mon oncle et toute sa famille prennent aussi le chemin de l'exode. Sur la route de l'exode, comme nourrisson, je souffre de plus en plus du manque de nourriture et de soins. Toute la famille se dévoue pour moi. Arrivé à Tokat, finalement mon oncle Hagop, malgré les supplications de sa femme, décide de me confier à une famille grecque (client et amie de notre Etablissement de Samsun).

Comme ils n'avaient pas d'enfant, je suis accueilli royalement par cette famille : Monsieur et Madame Stavros ISMIRLOGLOU (négociant à Tokat). Le lendemain, l'autorité turque de la ville vient frapper à la porte de mes parents adoptifs, me réclamant pour me faire subir le même sort que toute ma génération.

Mais, Monsieur ISMIRLOGLOU se défendit comme un lion à la Préfecture en soulignant qu'il m'avait trouvé dans la rue ; étant sans enfant, il m'avait recueilli.

Le jour même, je fus baptisé une seconde fois dans le rite orthodoxe grec et reçu le nom de Yorgo (Georges). Bien entendu, on avait prévenu l'oncle Parsegh et la famille MENDIKIAN à Constantinople de mon adoption.



Bien entendu, on avait prévenu l'oncle Parsegh et la famille MENDIKIAN à Constantinople de mon adoption.

On m'a confié à cette famille sous deux conditions : si ma mère revenait vivante de l'exode, je retournerai avec elle ; sinon, je resterai leur fils.

Pendant quatre ans, j'ai été soigné et dorloté comme un Prince : l'hiver à Tokat et l'été dans leurs vignobles. Mes parents me faisaient dire : "Ce sont les vignobles de Yorgo".

Après une période très pénible et douloureuse pour ma mère pendant l'exode, elle et ma grand-mère survécurent et arrivèrent à Constantinople (Istanbul). Bien entendu, la première chose qui intéressait ma mère, fut de retrouver son fils. Elle prit le bateau pour Samsun. Inutile de dire dans quel état d'âme elle retrouva la famille.

Dès que mes parents adoptifs apprirent que ma mère était vivante, ils se préparèrent à me conduire à Samsun pour me rendre à ma mère naturelle. La première rencontre avec elle fut une page très tragique.

Après les constatations auprès des autorités religieuses arméniennes qu'elle était bien ma mère, ils me confierent à elle en précisant de ne pas les oublier, chose que ma mère m'a toujours inculquée.

Un mois après, c'est le départ pour Istanbul avec le paquebot Alte Aï : séparation très dramatique avec les membres de la famille qui restaient



à Samsun. Et pour la première fois, seul avec ma mère sur le paquebot, je lui saute au cou en l'appelant "Maman", instant doublement tragique pour elle.

Après un voyage tumultueux, nous voilà à Istanbul. Sur le quai, les cousins de ma mère attendaient le retour de l'enfant prodigue. "Millet" vient me prendre dans ses bras, il y avait aussi l'oncle Parsegh et Giraïr. Toute cette partie de la famille se dirige vers Sisli pour se rendre à la propriété des MENDIKIAN (soeur de ma grand-mère).

Encore un moment très émouvant : la rencontre de ma grand-mère avec son petit-fils. Elle avait centralisé sur moi tout son amour, car elle avait perdu son mari, son gendre et son fils de 17 ans. Bien entendu durant toute sa vie, elle m'a dorloté.

J'étais comme un petit sauvage ; il fallait d'abord penser à mon éducation et ma grand-mère se chargea de la chose avec une douceur et une patience légendaire.

Un mois plus tard, mes parents adoptifs viennent me rendre visite à Istanbul. Leur première rencontre fut très pénible, je me suis mis en colère et en criant je leur ai dit : "Mais pourquoi vous m'avez confié à ces étrangers ?".

La politique ne va pas bien entre les Turcs et les Grecs, la situation s'aggrave et, en 1923, mon père grec subit le même sort que mon père arménien.

La période de la rentrée des classes arrive et me voilà inscrit à l'école maternelle.



Pour ma mère, l'éducation et l'instruction allaient de paire, avec beaucoup de patience, elle s'occupa de moi.

Après une année de maternelle, je fus inscrit au Collège des Frères Mekitaristes de Vienne. Autrement dit, une nouvelle vie commença : le même jour, j'appris les alphabets arménien, français et turc. En général, j'étais un bon élève. Ma mère suivait avec beaucoup d'attention mes études.

En 1924, les événements politiques se précipitèrent, notre départ d'Istanbul devint alors nécessaire. La décision fut prise de partir en Roumanie avec la famille de l'oncle de ma mère.

Le 24 juillet 1924, on embarqua sur le paquebot roumain "Principe Maria" pour Constantza.

Le Père Supérieur du Collège Mekitaris, une semaine avant notre départ, était venu nous rendre visite pour demander à ma mère l'autorisation de me garder au Collège pour poursuivre mes études supérieures à Vienne et, qui sait peut-être, deviendrais-je un bon élément pour choisir la vie monacale : bien entendu, la réponse de ma mère fut un "non" catégorique.

Je pris donc le chemin des écoles en Roumanie. Je n'ai pas été admis à l'école primaire, étant donné que je ne parlais la langue du pays. Cette difficulté a été solutionnée grâce à des voisins grecs, qui connaissaient mon passé, et je fus admis à l'école grecque de Galatz, où j'appris le Roumain.

Ma brave mère me faisait prendre des leçons particulières de Français, pour ne pas oublier la belle langue de Molière.



En été 1925, un événement heureux bouleversa la vie de la communauté arménienne de Galatz qui possédait un grand terrain. On a commencé à bâtir une grande école primaire arménienne "Sahag Mesrobe". Je me souviens parfaitement de notre école, où nous étions cinq élèves dans notre classe. C'est là que j'ai perfectionné mon arménien pendant deux ans. A la fin de la seconde année, on nous a présentés au Certificat d'Etudes : bien entendu, nous étions tous les cinq reçus haut la main.

A la rentrée, c'était les formalités d'inscription au Lycée d'Etat "Vasile Alexandri". Que de souvenirs ! Pendant trois ans, les trois premières places étaient occupées par nous, trois Arméniens. Il régnait un grand sentiment de jalouse dans la classe où nous étions 85 élèves.

Outre le programme, nous apprenions le français, le latin et l'allemand. Après trois ans, je me suis présenté au concours pour entrer dans la partie supérieure du Lycée. Sur 280 concurrents, j'ai été classé troisième. Mais voilà une difficulté qui m'a fait beaucoup souffrir à l'époque.

A la rentrée, je me suis présenté au secrétariat du Lycée pour m'inscrire. Le Directeur, qui me connaissait bien, refusa ma demande en prétendant qu'étant étranger il ne pouvait m'accepter, parce qu'il n'y avait pas assez de places pour les Roumains. Vous imaginez mon état d'âme. Comme je voulais poursuivre mes études, il n'y avait que deux solutions :

1°/ Préparer les cours à la maison par correspondance et se présenter à la fin de l'année aux examens.



2°/ Le Lycée de la Communauté Israélite avait le même programme que le Lycée d'Etat, seulement c'était la Communauté Israélite qui entretenait financièrement le Lycée.

Me voilà donc inscrit à ce Lycée de la Communauté Israélite avec le n° 219. Nous avions les mêmes professeurs que le Lycée Vassili Alexandri - une concurrence acharnée pour les premières places.

Dans ce lycée, ont avait une heure par semaine de leçons d'Histoire religieuse et c'est à ces cours que je dois mes quelques connaissances concernant les églises.

Une nouvelle étape de ma vie se prépare. Fin décembre 1931, mon oncle Parsegh était venu rendre visite à la famille, d'abord en Bulgarie où se trouvait ma tante, puis à Galatz chez nous.

Mon oncle, à son retour à Paris, a eu un entretien avec mon oncle, le Docteur, au sujet de mon avenir et décide d'écrire à ma mère en ce sens. Bien entendu, ma chère Maman, sans hésitation, répondit en donnant son accord pour mon départ pour Paris. Elle disait : "Pour l'avenir de mon fils, je prends ce grand sacrifice de la séparation".

Me voilà occupé à la préparation de mon voyage. Il y avait le problème de mon passeport et des visas. Comme j'avais le passeport Nansen, il fallait une autorisation spéciale en France.



Grâce aux efforts de mon oncle le Docteur, le 10 septembre 1932, le Consulat de France m'annonça l'arrivée de mon visa. Le Consul m'aimait bien, parce que je parlais le français couramment. Il m'a félicité et souhaité un bon séjour et de bonnes études.

J'avais obtenu l'autorisation spéciale pour un séjour définitif en France.

Il me restait le choix de l'itinéraire. Je ne pouvais pas passer par l'Italie, car il fallait un visa spécial qui demandait six mois. Alors changement de trajet le 22 septembre 1932. Je quitte Galatz pour Bucarest.

Je vois encore les larmes de ma mère à notre séparation à la gare. Le lendemain, je prends l'Orient-Express de Bucarest. Départ le matin à 8 heures de la Gare du Nord de Bucarest pour la Yougoslavie. Trois changements dans la nuit. Je me rappellerai toujours de mes difficultés avec mes valises. Le lendemain, j'arrive en Autriche. Je respire car j'avais 5 heures d'attente pour le départ pour Paris.

Pour la première fois, j'ai valorisé mes connaissances d'allemand. Enfin, on annonce le train pour Paris. Dès que je vois la plaque "PARIS - GARE DE L'EST", je fonce dans un compartiment libre, avec mes sandwiches et ma bouteille d'eau minérale.

Avant de quitter Bucarest, j'avais télégraphié à Paris pour annoncer mon arrivée le samedi 24 septembre à 17 heures en Gare de l'Est.



Nous traversons l'Autriche et rentrons en Suisse par Innsbruck. Vers 3 heures du matin, nous rentrons en France, dernières formalités douanières. Etant toujours seul dans mon compartiment, je profite du silence, je me rase et change de costume pour arriver pimpant à Paris. C'est un samedi, le ciel est gris et il pleut. Vers 17 heures le train ralentit et me voilà à Paris. Pour moi qui venais de l'est, l'aspect de cette ville était majestueux et surtout très impressionnant - cette foule qui fonçait.

Suivant mon caractère qui ne change pas, j'avance vers la fenêtre, je regarde à gauche et à droite pour voir si les membres de la famille étaient présents. Je n'aperçois personne. Je décide de descendre, de prendre un porteur qui dépose mes valises dans un taxi en direction du magasin de Giraïr, 55 rue de Cléry.

Jiraïr et ma cousine, Zarouhie, s'étonnent en me voyant arrivé. Toute une équipe s'était déplacée pour m'accueillir. Une demi heure plus tard, mon oncle Parsegh arrivait avec Vahé.

A 19 heures et pour la première fois, je prends le métro avec mes cousins à Réaumur-Sébastopol pour Montparnasse. Arrivée à Clamart. On se dirige vers le pavillon de l'oncle le Docteur pour embrasser ma grand-mère paternelle et le reste de la famille.

Je quittais l'affection de ma grand-mère et de ma mère à Galatz et, par chance, je trouvais à Paris trois tantes qui m'ont accueilli avec une affection maternelle que je n'oublierai jamais. De même, une pléiade de cousins et de cousines m'entourèrent avec beaucoup de chaleur fraternelle.



Il restait encore une semaine avant la rentrée de classes. Ma cousine Haigouhie a profité de cette occasion pour me faire visiter Paris. On a vu des choses magnifiques en un temps record.

Début octobre, je décide de suivre des études supérieures à l'Ecole EEMI pour devenir Ingénieur, comme mon cousin Stépan. Le lundi suivant, Stépan me conduisit à l'Ecole Violet, 115 avenue Emile Zola PARIS XVe. C'était une ambiance toute nouvelle pour moi. J'ai eu des camarades magnifiques. Les débuts furent assez difficiles pour prendre les cours, étant donné leur vitesse et, bien entendu, mon apprentissage dans la langue.

J'étais obligé chaque soir de recopier mes cours. Cela a duré un trimestre. Après les choses s'arrangèrent normalement. Les maths dominaient les cours, puis une nouveauté - l'atelier - l'ajustage. Petit à petit, je m'habitualais à ce rythme. Au premier trimestre, j'étais demi-pensionnaire, mais après on déjeunait en groupe de dix dans les restaurants de quartier. On en a fait plusieurs pour pouvoir trouver la qualité et un prix abordable pour nos faibles bourses. Ce fut très amusant les premiers jours, quand on me présentait les menus, la composition des plats me mettait dans l'embarras. On s'habitue petit à petit.

L'année scolaire se termine en beauté et je suis admis en 1ère année supérieure. Les choses sérieuses commencent. Il fallait cravacher pour rester en tête du peloton.

1932 - 1936, l'année de notre promotion. Les examens de sortie. Il fallait travailler dur, car les places étaient peu nombreuses.



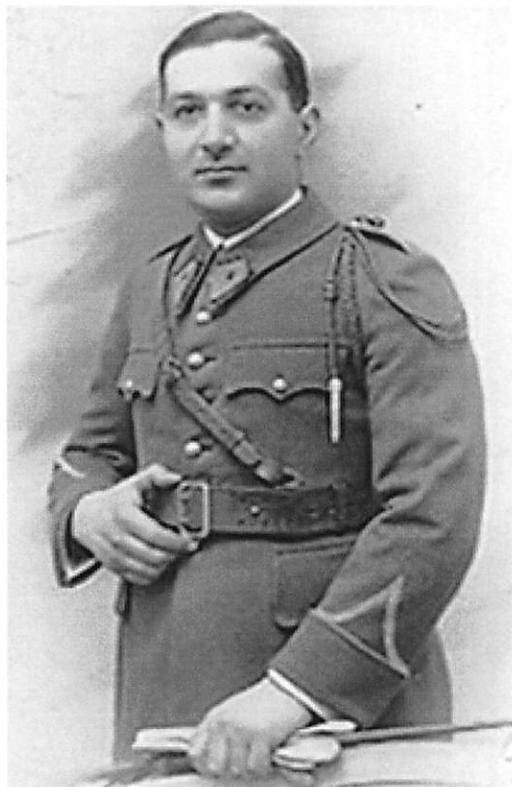
Finalement, le 10 juillet 1936, mon nom est paru au Journal Officiel comme Ingénieur électricien, mécanicien, ce qui fut une joie immense pour moi, ma mère et toute ma famille.

Après avoir obtenu le diplôme d'Ingénieur, il fallait trouver du travail. Que de difficultés m'attendaient pour obtenir la carte de travailleur. En novembre enfin, j'obtiens cette fameuse carte et grâce à mon cousin Stépan, un poste d'Ingénieur débutant aux Etablissements Martin Lunel à Noisy-le-Sec. Tous les matins, je prenais le train de 7H23 à Clamart, le métro à Montparnasse jusqu'à la Gare du Nord, puis l'autobus jusqu'à Romainville et enfin dix minutes de marche jusqu'à mon lieu de travail. J'avais une heure et demie de trajet le matin et autant le soir. Mais j'étais très content de gagner ma vie et de pouvoir aider ma mère et ma grand-mère.

Pendant une année, mes relations furent excellentes avec mon patron. En juin 1937, les choses se gâtèrent et mes relations avec le patron devinrent insupportables. Je compris par la suite qu'il voulait embaucher son fils qui terminait ses études. Et un beau jour, j'ai pris la "décision" de quitter ma place, sans réfléchir aux conséquences et aux difficultés qui m'attendaient. J'ai eu un certificat de travail avec un mois de paie.

Et après...

Après les vacances, je commençais à chercher du travail, que de difficultés et surtout de désillusions. Partout, on me demandait mon statut militaire, ainsi que ma nationalité. Après 17 demandes négatives, je pris la décision de faire mon service militaire pour obtenir la nationalité française et une fois pour toute ne pas essuyer des refus.



Nous étions déjà en octobre. Je me suis renseigné au bureau de recrutement de l'avenue Brune à Paris, mais j'ai été déçu car le contingent pour l'année était parti. Il fallait attendre un an, ce qui me désola.

Le Directeur du bureau de l'UGAB (Union Générale Arménienne de Bienfaisance) était un ami de mon oncle. Je prends rendez-vous à son bureau 11 square Alboni à Paris dans le 16ème pour prendre conseil. Il me reçoit chaleureusement et me dicte une lettre à adresser au Ministre de la Défense Nationale pour solliciter mon incorporation immédiate. Il prend ma lettre et la remet directement au Directeur de Cabinet du Ministre qui était son meilleur ami.

Deux jours plus tard, ma feuille de route arrivait à mon domicile à Clamart. Départ le 1er novembre 1937 (avec une permission exceptionnelle du Ministre de 15 jours). Préparatifs de départ. Je range dans ma valise mon linge et surtout un pyjama bien repassé. Le 1er novembre 1937, dix-sept membres de ma famille m'accompagnent à la Gare de l'Est pour me souhaiter un bon voyage.

Vers 9 heures, le train arrive en Gare de Toul. Je contacte le service de police pour demander l'adresse de ma batterie. Il fallait monter "La Justice", en haut de laquelle se trouvaient les bâtiments du 403ème Régiment de DCA. A l'entrée, un sous-officier me prend en charge et me conduit dans une chambrée de 28 soldats où un lit libre m'attendait. Toute cette cérémonie était saluée par des sifflets. Le lendemain, je suis convoqué par le Colonel qui me reçoit paternellement. Après maints interrogatoires (vu mon diplôme d'Ingénieur), il m'ordonne de partir le lendemain pour Lunéville, afin de suivre le peloton des EOR.



Me voilà au 73e Régiment d'Artillerie à Cheval. Nous étions 90, tous de braves garçons bien éduqués et surtout avec un bagage intellectuel de haut niveau. Nous faisions tous les matins quatre heures de manège, puis pansage et nettoyage des accessoires. L'après-midi était consacré à la partie théorique, aux manoeuvres et exercices de commandement.

Bien entendu, mon premier contact avec les chevaux fut très pénible. Un beau jour au manège, mon cheval fit le fou me voilà balancé dans la sciure. L'Adjudant-chef, affolé, crie en me disant : "Qui vous a autorisé à mettre pied à terre ?". Moi, je joue la comédie en tenant mon bras. Aussitôt, le brancardier me transporte à l'infirmerie. Heureusement, je n'avais rien de cassé : huit jours exempt de service et au repos. Puis, les choses s'arrangèrent et je m'habitualis aux chevaux. Ce qui m'était le plus pénible étaient les gardes d'écuries la nuit, car il fallait surveiller et ramasser les crottins au fur et à mesure..., nettoyer l'écurie le matin, un travail qui ne m'enchantait pas du tout. Mais il fallait y passer.

J'ai des souvenirs excellents des manoeuvres au Camp de Mourmelon. J'étais sous-officier avec le grade de Maréchal des Logis. A trois heures du matin, avec trois sous-officiers et trois soldats, nous partions préparer l'étape avant l'arrivée de la batterie. Une fois arrivés au village, la première chose était de trouver un café et de casser la croûte; puis de réveiller le Maire du pays qui nous indiquait les endroits pour nos batteries. A midi, repas copieux au Mess des sous-officiers, et ainsi, pendant six jours jusqu'à l'arrivée à Mourmelon où les exercices commençaient : tir avec les canons.



Mais en 1938 au retour de Mourmelon, une chose pénible nous attendait. Voilà la sonnerie pour l'échelon A et six heures après, on embarquait le matériel et les chevaux pour partir sur le Front en position d'attente.

Heureusement, l'Entente de Munich fut signée entre les quatre puissances (France, Grande-Bretagne, Italie, Allemagne). Chose remise pour 1939 malheureusement. J'étais très heureux que mon devoir militaire se termine. Il ne me restait que quinze jours pour être libéré.

Le 23 août 1939, je me préparais à rentrer à Paris avec une permission libérable et voilà que mon Capitaine m'appelle dans son bureau et me prie gentiment de préparer les hommes et le matériel car, dans six heures, nous partîrons tous ensemble vers l'Est.

Quelle triste nouvelle pour moi !

Dès le 24 août 1939, nos batteries étaient en place et l'on attendait la suite des événements. On écoutait sans cesse les nouvelles à la radio. Le 2 septembre 1939, la Grande-Bretagne déclarait la Guerre à l'Allemagne et à 17 heures la France.

Les choses sérieuses commençaient.

Moi, comme Chef de pièces, fin prêt, j'attendais les ordres pour crier "Feu !". Ainsi, on a tiré 2.000 obus les premiers jours, puis c'était le duel d'artillerie car, en face, on nous répondait aussi. Quinze jours plus tard, nous rentrions en Allemagne pour quelques jours, puis demi-tour. Le calme règne, nous sommes au repos.



Le 9 juin 1940, on m'envoya comme sous-officier avec un aide mitrailleur en observation. On se dirigeait lentement vers l'endroit désigné d'où on observait les positions de l'ennemi. La nuit tombait, pas de bruit, pas de lumière nulle part, on se faisait petits dans une tranchée avec le regard fixé vers l'ennemi. Le ciel était noir avec de gros nuages qui jouaient avec la lune.

Tout à coup, j'entendis le bruit des bottes allemandes. C'était une patrouille qui cherchait des observateurs comme nous. Mon aide se précipite sur sa mitrailleuse pour tirer. J'ai eu un mal terrible pour l'arrêter. J'ai même dû le menacer de mon revolver. Je lui ai expliqué que si on tirait on indiquait notre position et on était fin prêt pour recevoir une balle dans la tête. Heureusement, les nuages couvrirent la lune et la patrouille fit marche arrière avec un juron.

Enfin, l'ordre arrive à notre batterie de se préparer pour rejoindre Amiens par Compiègne. On se prépare pour camper dans le bois de Compiègne. Mais voilà, juste à l'orée du bois, un groupe de Messerchmit (allemand) nous survole et commence à nous bombarder. Comme nous étions tous à cheval, je crie et donne l'ordre à mes hommes de descendre de cheval et de se camoufler dans le bois. Moi, toujours à cheval, je sens une chaleur le long de ma culotte et je m'aperçois que je saigne. Heureusement, la capote qui se trouvait enrouler autour de ma taille, atténua le choc. Je tire l'éclat d'obus, mais je tombe à terre. On me met sur un brancard en direction de l'Hôpital militaire de Senlis et le soir même je suis transporté en train à Rennes (Bretagne).

Quel accueil chaleureux dans ce Couvent de Soeurs Carmélites. Les soins commencent le lendemain avec une anesthésie locale.



On arrive à ôter l'éclat qui s'était logé dans la région coccygienne. Tout se passe bien. Quatre jours plus tard, c'était le bombardement de la Gare de Rennes où se trouvait un train de munitions. Comme nous étions proches de la gare avec des camarades, nous regardions par la fenêtre pour admirer le spectacle du bombardement. Soudain par déflagration, la vitre nous éclate en pleine figure et me voilà, encore une fois, blessé au front. Le chirurgien fit immédiatement le nécessaire. Tout rentre dans l'ordre et je me retrouve avec deux pansements.

Le 18 juin 1940, nous étions à la radio qui nous remontait le moral et le lendemain un officier supérieur se présente pour nous annoncer que, malgré l'occupation allemande, nous ne serions pas considérés comme prisonniers de guerre et retournerions dans nos foyers (n'étant pas arrêtés les armes à la main). Nous y avons cru. Quelques jours plus tard, un camion et des soldats allemands nous conduisent au Fronstalag de Rennes (Parc des Sports). Dans ce lieu malsain avec la chaleur de juillet, une épidémie de dysenterie se développe. Je n'ai pas été épargné et comme médicament nous n'avions que de l'aspirine.

Un beau jour, un événement heureux change mes méditations. Je reçois la visite de mon cousin Stépan et de ma mère accompagnés d'un officier supérieur. Après une démarche difficile, ils avaient obtenu une permission de deux mois. Inutile de dire ma joie. Donc, pendant deux mois j'étais à Clamart avec l'obligation de me présenter chaque semaine à la Komendature de Montrouge. Malheureusement, ma permission ne fut pas prolongée. Il fallait retourner à Rennes. Avec Monsieur ARABIAN qui parlait l'allemand, nous partons à Rennes par le train, le 25 novembre 1940.



Hélas, me voilà encore au Camp de Fronstalag où les mêmes choses se répétaient. Vers la fin décembre 1940, l'ordre arrivait pour nous déplacer en Allemagne. Nous étions 56 camarades entassés dans un wagon de 40 hommes pendant deux nuits et trois jours, enfermés. Vous imaginez notre sentiment, sans nourriture et sans sanitaire.

Nous voilà à Cologne, d'où un camion nous transporte à Fallergbostel Stalag XI B. Fouille générale. On m'a pris mes brodequins que j'avais achetés à Toul pendant la Guerre. J'ai eu à peine le temps de camoufler mon bracelet-montre. Et nous voilà dans une baraque où les prisonniers anglais prenaient leur thé. Nous avons subi en premier lieu une séance de désinfection et la suite...

Nous avions faim. Le buffet était vide. Le matin, nous avions droit à une tasse de thé Ersatz avec deux tranches de pain et les repas étaient composés d'une tranche de fromage ou de saucisson avec une soupe au rutabaga. On a beaucoup souffert pendant deux mois. Mais notre situation s'améliora dès la réception des premiers colis de la Croix Rouge.

Comme gradé, je n'étais pas astreint au travail volontaire. Moi, je n'étais pas volontaire - sauf pour les cours d'allemand - trois heures par jour. Ambiance propre et chaude. Le Prof, un professeur de l'Université de Stuttgart, me posa la question suivante : "Pourquoi voulez-vous apprendre l'allemand ?". Bien entendu, j'ai répondu aussitôt que j'avais appris cette langue au lycée pendant trois ans et que je voulais la parfaire pour pouvoir lire Goethe dans sa langue d'origine. Quinze jours plus tard, une sentinelle vint choisir cinq interprètes et je me trouvais parmi eux.



Après interrogations du Colonel, il me fait signe de prendre place dans son bureau. Bonne ambiance - bien propre et chaude - mais le buffet est toujours vide.

Chaque matin, un sous-officier porte sur un plateau le petit-déjeuner du Colonel (café au lait, fromage, confiture, deux oeufs et deux oranges). Quand on a faim, c'est très pénible de voir quelqu'un manger devant vous, bien entendu, j'étais furieux.

Un matin, moi qui m'occupais de la comptabilité des médecins français, un malaise me prend. Je voyais tous les chiffres danser devant mes yeux. Le Colonel s'en aperçoit et me demande si je suis malade. De suite, je réponds "Non". Il répète. "Vous avez peut-être faim ?". Sur ce, il jette sur mon bureau les bords de sa tartine, en croyant que j'allais me jeter dessus. Il crie : "Tu ne manges pas ?". Moi très fier dans "Garde à vue", je réponds "Mon Colonel, je ne suis pas un chien". Dans le civil, on me respecte. On m'appelle Monsieur l'Ingénieur".

Là-dessus, il ordonne à un sous-officier de préparer deux sandwiches présentés sur une assiette tous les jours à Monsieur DAMLAMAÏAN. Aussitôt, je me lève pour le remercier. Je mange l'un des sandwiches et enveloppe le second pour le porter à mes camarades de chambrée qui avaient faim.

La situation s'améliore. Il y avait dans le camp un réseau de Résistants qui fournissaient des papiers pour libérer certains prisonniers. On pouvait libérer les sous-officiers infirmiers. On m'a nommé infirmier et on nous a fourni les papiers avec le cachet du Ministère de la Santé, préparés avec du savon.



Mais les Allemands se sont rendus compte qu'il y avait un trafic et qu'il ne pouvait pas y avoir tant d'infirmiers. Nous avons été très déçus.

Puis un ordre arrive de transférer les prisonniers d'origine arménienne et de les réunir au Stalag XI A. Avant de partir, je demande au Colonel un certificat de travail prouvant que j'ai travaillé au bureau comme secrétaire.

Dans ce Stalag, tous les prisonniers arméniens étaient réunis. Un jour dans le camp, je rencontre un ami Hovig et son frère Bédo qui, eux aussi, ont eu le même sort que moi. Les deux frères travaillaient comme secrétaires au bureau du Colonel. Dans un mois, Bédo devait être libéré.

Hovig m'a proposé de présenter le certificat de mon Colonel pour pouvoir occuper la place de son frère qui devait rentrer chez lui. Je fus immédiatement accepté. Donc, me voilà encore casé. J'étais au chaud et je n'avais pas de travaux pénibles.

Une amitié intense s'était établie avec les médecins français. Moi au bureau, j'activais le départ de leurs dossiers de solde, mais en contrepartie je leur demandais des conseils pour feindre une maladie afin d'être présenté au jury de DU (pour ma libération).

Je me suis présenté six fois et j'ai été refusé. Entre-temps, je travaillais pour gagner l'amitié de l'infirmier allemand de l'hôpital. Pour pouvoir se présenter devant le jury, il fallait un mois d'hospitalisation. Ma maladie s'appelait HT artérielle. Pour être démobilisé, il fallait avoir 200 HT.



Comment faire, j'avais 140. On me conseilla de manger de la viande, des oignons et beaucoup de sel. Je recevais beaucoup de colis de toute la famille, dont je donnais plus de la moitié au sous-officier infirmier.

Pendant un mois, tous les matins, je quittais mon lit pendant la visite du médecin allemand. Enfin, le 25 novembre, pour la septième fois, je me présentais au médecin. Sur sa liste, j'étais le dernier à passer sur cent prisonniers. Il était 13H30. Le médecin fatigué m'appelle en demandant au médecin français mon dossier. Ce dernier explique mon cas très grave. Le médecin allemand lui demande de prendre ma tension. On cherche l'appareil. L'appareil avait disparu... (caché par l'infirmier). Finalement, le médecin chef crie : « Va-t-en comme DU ». Bouche inutile pour la Grande Allemagne.

Enfin, l'attente a duré deux mois. On tremblait de crainte de passer une visite contrôle.

Enfin début mars, on nous envoya à Stalag XI B, d'où le 10 mars un train sanitaire nous conduisit à Paris-Nord, par Compiègne, où se fit le transfert des prisonniers de Guerre aux autorités françaises. On nous remis complètement nus entre les mains d'infirmières. Après une douche et une désinfection, habillés d'une tenue civile grise, nous voilà conduits en terre française sous une grande tente. Une grande table blanche avec de la nourriture nous attendait pour le dîner organisé par la Croix-Rouge. Moi, j'avais hâte de rentrer. Je télégraphiai à Clamart en annonçant mon arrivée. Il y avait un train à 20 heures pour Paris. Je demandais l'autorisation du Capitaine. Me voilà enfin installé dans le train. Je me rasais car je voulais me présenter proprement à la famille.



A 21H30, notre train arriva à la Gare du Nord. Je me précipitais à la fenêtre en espérant apercevoir quelqu'un de la famille. Hélas, rien. Aussitôt, je descendis et me dirigeai vers le métro, car à 24 heures, c'était le couvre-feu. J'arrive à la Marie d'Issy. Le chef de la station me dit : "Dépêchez-vous, sinon vous serez ramassé par la police" ..

Me voilà montant gentiment la côte d'Issy à Clamart. Tout à coup, j'entends crier "Halte". C'était la patrouille allemande. Je m'explique et présente ma feuille de libération. On me dit de ne pas trop tarder et de rentrer vite chez moi. A 1 heure du matin, je sonne chez Haigouhie au 4 de la rue Lazare Carnot à Clamart. Grand branle-bas de combat, puis coups de téléphone à toute la famille pour annoncer mon arrivée.

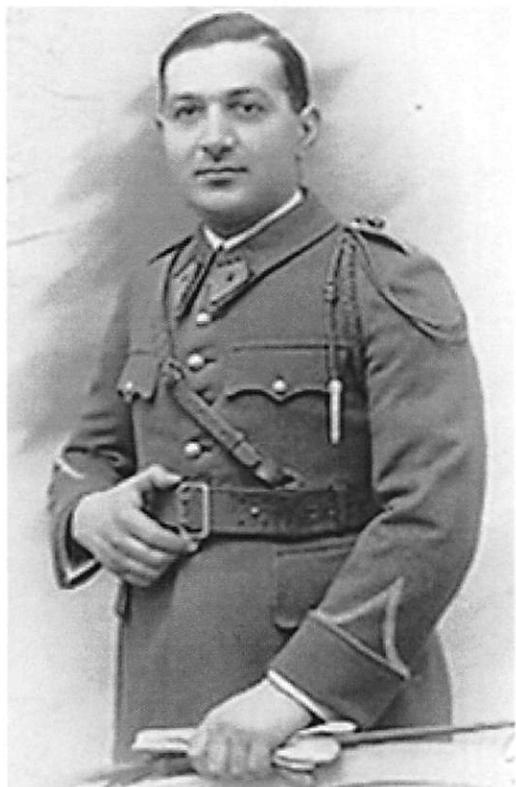
Le matin à 8 heures accompagné de Haigouhie, je me dirige chez moi. Là, à mon arrivée, imaginez la joie et les larmes de ma mère et de ma grand-mère.

Ainsi, se termine ma captivité.

Une nouvelle vie allait commencer.

Ma première préoccupation fut le problème de ma carte d'identité de travailleur. Une seconde demande de naturalisation fut déposée au Commissariat de Vanves. Malgré mes deux ans de service militaire, la Guerre et ma détention comme prisonnier, je n'étais toujours pas français. Heureusement, mon dossier de demande militaire fut retrouvé à la Préfecture de Paris et quinze jours après, je recevais mon décret de naturalisation.

Maintenant, il fallait trouver du travail pour subvenir à nos besoins, à une vie normale.



J'ai travaillé aux Etablissements WIMAX un an. Puis on a eu l'intention de former une SARL DAMLAMAÏAN et Compagnie avec Giroïr et Arménouhie (dans le domaine de l'électricité, ce qui était dans mes éléments, puisque j'étais diplômé Ingénieur EEMI). Puis, nous avons acheté le fonds de commerce "AURORA", faubourg Poissonnière à Paris, dont j'étais le responsable, gérant de la société. Les débuts furent très difficiles.

Au commencement, on avait deux ouvriers électriciens, mais qui n'apportaient pas grand-chose. En 1947, Vahé a pris les parts de son frère Giraïr et est venu travailler avec moi et on l'a nommé Directeur. Petit à petit, l'affaire s'est améliorée avec la fin de la Guerre et l'arrivée des marchandises.

En 1944, j'ai eu un grand malheur, la perte de ma très chère grand-mère.

Notre vie tranquille avec ma douce mère continuait. Le plus grand souci de ma mère était de me voir marié et surtout avec une jeune fille arménienne de bonne famille.

Les choses se précipitèrent. L'été 1944, nous partîmes en vacances avec ma mère à Saint-Pierre de Vouvray où mon oncle le Docteur et ma tante Mania nous avaient rejoints. Tous les soirs après dîner, nous avions notre promenade digestive sur la route de Mont-Joie. Bien entendu, les conversations portaient toujours sur le problème de mon mariage. On passait en revue toutes les possibilités. Et finalement, la jeune Anaïs devint le centre de nos conversations. On avait des relations parentales avec les BAKHTIARIAN.



Alors mon oncle et ma tante nous incitèrent à rendre visite à la famille BAKHTIARIAN, au retour de vacances, une visite de courtoisie car les BAKHTIARIAN étaient venus nous présenter leurs condoléances après le décès de ma grand-mère.

Ce fut chose faite. Je pris rendez-vous et un dimanche avec ma mère, nous nous sommes rendus à Enghein et nous avons été reçus royalement par la famille BAKHTIARIAN. Bien entendu, je guettais impatiemment l'arrivée d'Anaïs dans le salon.

Il faut le dire. C'était une jeune fille, belle et souriante qui nous recevait très cordialement. Un beau physique et un sourire attrayant m'ont fortement impressionné, ce qui a participé à ma décision rapide.

Le 1er octobre 1945, à l'anniversaire de ma cousine Nora, beaucoup de jeunes filles, entre autres les demoiselles BAKHTIARIAN étaient invitées à la réception. Dans la soirée, je conduisis ces demoiselles à la Gare du Nord. Comme il faisait frais, j'ôtai ma gabardine et la mis sur les épaules d'Anaïs, un geste dont elle se souvient encore !

Le 11 novembre 1945 ont eu lieu nos fiançailles - grande réception - la fiancée en robe de tulle, une véritable fleur. Toute la famille était présente en nous souhaitant beaucoup de bonheur et de joie.

Le mariage eut lieu le 29 avril 1946 en la Cathédrale Arménienne de Paris, suivi d'une réception de 150 personnes aux Salons de Ingénieurs, rue Jean Goujon à Paris.



Le 1er mai, nous partîmes en voyages de noces en Italie : Milan, Venise, Torviscosa. Nous fûmes accueillis cordialement par les familles DILSIZIAN et BABIGUAN.

Mon mariage avec votre Mamie fut le commencement de mon bonheur, car elle était l'épouse parfaite et intelligente. Elle a beaucoup de qualités, l'altruisme, entre autres.

C'est la fleur de notre foyer.

La naissance de nos deux filles Rosine et Christine a comblé de joie notre couple et par leur mariage nous avons eu le bonheur d'avoir deux gendres charmants Jean-Pierre et Pierre que nous considérons comme nos fils.

Mais la plus belle image d'amour, c'est vous mes Chers Petits-Enfants qui nous l'avez donnée, Cyril, Laurent, Julie et Alexandra, avec votre tendresse, votre affection, votre jeunesse et vos sourires.

Clamart, 1990

*
**

Ce récit a été traduit en arménien par Madame Anaïs Damlamaian. Il a servi de base de recherche à Mademoiselle Garance Burget pour la rédaction de ses mémoires de Maîtrise et DEA en Linguistique à l'Université René Descartes Paris V.

Noël 2003
Je remercie Laurent de cet
ouvrage sur la réalisation de son
ouvrage à la mémoire de son
Grand-père

Anais Damlaumaison

Les mariés



Un joyeux anniversaire

